

Le violon qui parle

Le roi qui régnait à l'époque sur le Kazakhstan s'appelait Salkin. Sa cruauté, sa férocité lui avait valu le surnom de « Salkin le terrible ». Redouté par ses voisins pour sa nature belliqueuse, il était craint également par son peuple, qu'il terrorisait par des décrets impitoyables. Ce qu'il ne savait obtenir par l'amour et la bienveillance, il l'exigeait par la force. Comble de malchance, il était pourvu d'une santé à toute épreuve et s'avérait solide comme un roc. Son règne promettait d'être long et chacun s'y résignait comme il pouvait.

Hier comme aujourd'hui ainsi va le monde, ainsi va la vie.

Le pays était riche mais ses habitants étaient pauvres : Salkin avait placé à la tête de chaque province des membres de sa famille chargés de faire respecter l'ordre et de collecter les impôts : malheur à qui ne pouvait s'en acquitter ! Les terres et leurs ressources, les troupeaux, les fermes, tout appartenait aux grands dignitaires du royaume, qui contrôlaient aussi le commerce et l'artisanat. La plus grande partie de l'argent récolté servait avant tout à entretenir une puissante armée et une nombreuse garde personnelle. Des palais luxueux, des monuments somptueux à la gloire du roi s'élevaient dans chaque ville importante. Le trésor royal était fort bien pourvu et ses réserves considérables.

Salkin ne goûtait ni les arts ni les divertissements : les rares artistes à son service avaient pour unique fonction de célébrer ses exploits, par des fresques imposantes ou des hymnes guerriers.

Cet homme impitoyable semblait n'éprouver aucun sentiment, n'avoir aucune faiblesse, aucune indulgence. Il ne craignait ni Dieu ni diable.

Et pourtant. Un être, un seul, possédait le pouvoir d'adoucir son cœur de fer, de le faire sourire, d'éveiller en lui tendresse et affection : c'était son fils, son fils unique, le prince Eleman.

Le prince était, il faut l'avouer, un superbe jeune homme : haut de taille, beau de visage, il faisait battre le cœur de toutes les jeunes filles de la cour, autant que celui des princesses des royaumes voisins. Il n'avait pas encore vingt ans, et sa prestance et sa fougue, sa joie irradiaient comme un rayon de soleil dans la grisaille de l'automne ou semblait plongé ce royaume. Cavalier émérite, maniant les armes à la perfection, il semblait avoir hérité à la fois de la force de son père et de la beauté de sa mère. Le roi le chérissait et l'admirait, il surveillait toutes ses activités et se réjouissait chaque jour davantage à l'idée de lui léguer la direction du pays après sa mort.

Insouciant, possédant l'assurance de ceux qu'une haute naissance et des biens matériels illimités préservent de tous soucis, Eleman brûlait d'une passion unique et dévorante qui surpassait tout le reste : la chasse. Il y consacrait toutes ses journées, souvent ses nuits, en compagnie des jeunes gens de son âge, et s'y montrait, comme à son habitude, le meilleur d'entre tous. Ce plaisir excessif avait fini par inquiéter son père, qui lui avait souvent proposé des activités nouvelles, en vain. Alors, pour le protéger d'éventuels dangers, il lui avait imposé une garde rapprochée, qui ne devait en aucun cas le laisser seul.

Un matin, Eleman releva sur le sol les traces toutes fraîches d'un grand ours. Aussitôt il sella son cheval, pris son arc, son épéon et son couteau et, afin de prouver sa bravoure, décida d'aller seul combattre l'animal. Malouk, son vieux serviteur, effrayé par cette idée, lui conseilla de n'en rien faire : un ours solitaire est souvent dangereux !

« Justement, lui répondit le jeune homme, c'est une occasion rare que je ne veux partager avec personne ! Aide-moi à me préparer et cesse de m'ennuyer !

- Mais que va dire votre père ? Ses reproches et sa colère vont se retourner contre moi !

- N'aie crainte, le rassura le prince dans un grand sourire. Je serais rentré avant le nuit, avec la dépouille de l'ours. Je lui dirai la vérité : il sera si fier de moi qu'il se calmera ! »

Désespéré, le vieil homme ne pu qu'obéir.

Rempli d'inquiétude, il regarda s'éloigner le cavalier : s'il arrivait malheur au prince, la colère du roi serait terrible !

Celle-ci fut terrible en effet ! Lorsqu'il apprit ce qui s'était passé, Salkin entra en fureur, et menaça tout de suite de mettre à mort le serviteur indigne qui tremblait et pleurait devant lui. Seule l'intervention de la reine réussit à le calmer. Avec bienveillance, elle évoqua la fidélité sans faille et les qualités du pauvre homme, et proposa d'attendre la suite des événements avant de le punir. De mauvaise grâce, le roi accepta, mais il passa sa journée entre angoisse et colère, arpentant sans fin les pièces de son immense palais.

Le soir vint, et puis la nuit. Le prince Eleman n'était toujours pas rentré.

Le roi, fou d'inquiétude, convoqua les jeunes compagnons de chasse de son fils, tous noble et courageux. Il fit venir également les meilleurs officiers de sa garde. Les fixant de ses yeux sombres, il leur dit :

« Partez immédiatement à la recherche de mon fils ! Parcourez la forêt, parcourez les montagnes ! Ne laissez pas un buisson sans le fouiller, un brin d'herbe sans le fouler, une pierre sans la retourner ! Visitez les cabanes, les abris, les champs et les prairies ! Explorez les fermes, les hameaux, interrogez les paysans et les bergers ! Ramenez le prince avec vous. Je ne veux pas vous revoir avant que vous l'ayez trouvé ! »

Et d'une voix lente et menaçante il ajouta :

« Ecoutez-moi bien, et n'oubliez pas mes paroles : je ferai verser du plomb fondu dans la ouche de celui qui me rapportera une mauvaise nouvelle ! Est-ce bien compris ? »

C'était bien compris en effet, nul ne risquait d'oublier des paroles comme celles-ci.

Terrifiés, les serviteurs et les soldats se dispersèrent afin d'explorer la région par petits groupes. Chacun priait pour retrouver le prince vivant.

Ans l'obscurité de la forêt, Malouk et ses compagnons progressait lentement, à la lueur tremblante des flambeaux. Ils fouillaient chaque coin et recoin, lançant régulièrement des appels qui restaient sans réponse. Ils débouchèrent dans une clairière. C'est alors qu'ils découvrirent sur le sol une silhouette immobile qu'ils reconnurent immédiatement : c'était le prince Eleman. Lorsqu'ils s'en furent approchés, ils restèrent muet d'horreur : le jeune homme, le corps affreusement déchiqueté, gisait sans vie au pied d'un arbre. Ses yeux grands ouverts, remplis de terreur, semblaient les fixer et implorer leur aide. Devant ce regard plein de détresse, les hommes tremblèrent d'effroi : un autre regard, dur et cruel celui-là se substituait à celui du prince, et des paroles menaçantes leur revenaient en mémoire. : « Je ferai versé du plomb fondu dans la bouche de celui qui me rapportera une mauvaise nouvelle ! »

Partagés entre le chagrin et la peur, ils n'osaient ni bouger ni parler.

Malouk s'inclina et ferma les yeux d'Eleman. Puis, se tournant vers ses compagnons, il leur dit :

« Mes amis, moi seul suis responsable de ce funeste événement ! Je n'ai pas su convaincre notre malheureux prince de renoncer à son projet. Mon âge, mon expérience, mes conseils se sont révélés inutiles face à sa jeunesse et sa fougue. Il est juste que j'en paie le prix : aussi ne tremblez plus, dès notre retour j'irais annoncer au roi la mort de son fils. Je suis vieux, je suis veuf, mes enfants sont mariés et n'ont plus besoin de moi. A quoi me servirait-il de vivre encore quelques années avec le souvenir de ma faute ? Faites ce que je dis : rassemblons des branchages, construisons une civière et ramenons au palais le corps de ce pauvre enfant. »

Les hommes obéirent en silence. Soutenant la civière sur laquelle reposait Eleman, ils prirent le chemin du retour.

Sortant de la forêt, le cortège s'engagea sur un chemin bordé de prairies. Il parvint bientôt à la hauteur d'une cabane que Malouk reconnut sans peine : c'était celle de son ami d'enfance Halem le berger. Il vivait seul dans cet endroit retiré, s'occupant de son troupeau et se livrant le reste du temps à son plaisir favori : la musique. Les rares personnes qui l'avaient entendu jouer en gardaient un souvenir émerveillé et le tenaient pour le meilleur musicien du royaume. Dans un autre pays, il eût été reconnu et couvert d'honneurs. Mais le roi Salkîn, insensible aux arts, ignorait jusqu'à son existence. Cela ne troublait pas le berger qui disait en souriant :

« J'essaie sans cesse d'améliorer mon jeu et cela me suffit. Je joue pour moi, pour mes amis, pour la nature et pour mes bêtes. Ce n'est pas si mal, et cela semble convenir à mes brebis : j'ai le plus beau troupeau du pays ! »

Cette nuit là, assis devant sa porte, Halem improvisait sur son violon une mélodie pour la lune. Lorsqu'il vit passer le cortège, il reconnut Malouk et s'arrêta de jouer :

« D'où venez-vous à cette heure tardive, mes amis. et qui transportez-vous dans cette civière ? »

Le serviteur lui raconta les terribles événements, lui rapporta la menace du roi et lui fit part de la décision qu'il venait de prendre en découvrant le cadavre du prince.

En silence, le berger se recueillit devant la dépouille, puis il dit :

« Je prends mon violon et je viens avec vous. Ne me posez pas de questions et laissez-moi faire : il m'est venu une idée qui, si Dieu le veut, nous sauvera tous ! »

La nuit était bien avancée lorsque les hommes arrivèrent au palais. Sur les conseils du berger, ils déposèrent la civière dans la cour, et Halem demanda à être reçu par le roi.

Celui-ci ne dormait pas. Il se tenait dans la salle du trône, entouré de la reine et de ses conseillers les plus proches. Son cœur passait sans cesse de l'angoisse à l'espoir, du chagrin à la colère. Lorsqu'il vit cet homme qu'il ne connaissait pas s'avancer calmement vers lui avec son instrument, il demanda d'une voix menaçante :

« Qui es-tu pour oser venir m'importuner à cette heure ? Sais-tu où est mon fils ? »

Le musicien s'inclina et répondit :

« Je m'appelle Halem, monseigneur, je suis berger à votre service, et j'apporte des nouvelles du prince !

-Parle vite ! s'écria le roi. Où est-il ? »

Sans répondre, Halem s'assit sur le sol et commença à préluder sur son violon. Furieux, le roi se leva :

« Comment oses-tu te moquer ainsi de moi ? Je vais te faire empaler immédiatement ! »

Halem s'inclina à nouveau et répondit :

« Je vous en prie, monseigneur, écoutez d'abord ! »

Outré, Salkîn donnait déjà ses ordres quand la reine, doucement, s'interposa :

« Attendez, écoutons ce que ce musicien veut nous dire ! »

Ulcéré, le roi finit cependant par se laisser convaincre, et Halem joua.

D'abord, il improvisa une mélodie joyeuse et vive, où chantaient l'ardeur de la jeunesse, l'impatience, l'excitation de la chasse. De la corde grave de l'instrument surgissait le galop rapide d'un cheval, de la corde, aiguë le bruissement des armes. Soudain, la musique les transporta tous au cœur de la forêt : ils reconnurent la course du cavalier sur la mousse, les buissons qui s'écartaient sur son passage. Avec frayeur, ils entendirent soudain les grognements d'un ours féroce délogé de sa retraite, sa résistance face au chasseur. Brusquement, un son déchirant sortit de l'instrument, un cri de douleur, un appel à l'aide. Dans le tumulte qui suivit les grognements de l'ours dominèrent la plainte qu'on entendait à peine. Branches froissées, bruit sourd des pattes qui s'éloignent, et soudain, le silence...

Halem avait cessé de jouer. Dans la salle, tous étaient , immobiles, comme frappés de stupeur. La reine, accablée, pleurait sans cacher ses larmes. Personne n'osait regarder le roi. Celui-ci, prostré sur son trône, était livide. L'instrument avait su lui raconter, mieux que le meilleur conteur ou le plus habile messenger, tout ce qui s'était passé depuis le départ du prince. Et cela sans aucune parole. Lentement, une larme coula de son oeil noir et se noya dans sa barbe. Salkîn l'essuya furtivement.

Puis il se leva et regarda fixement le musicien :

« Tu viens de m'annoncer la mort de mon fils, n'est-ce pas ? »

Halem s'inclina profondément sans répondre.

Le roi fut soudainement envahi par la fureur, le désir ïe vengeance, le besoin irrépissible de faire mal â son tour :

« Sais-tu, cria-t-il, ce que j'ai promis a celui qui me l'apprendrait ? »

A nouveau le musicien s'inclina, et, regardant le roi, répondit doucement :

« Oui, monseigneur, je le sais. Mais aucun mot n'a franchi mes lèvres, seul l'instrument a parlé. C'est lui qu'il faut punir !

-Mais qui jouait de l'instrument ? hurla le roi. C'est bien toi ! Sorcier ! Démon ! »

Halem répondit:

« Je ne suis ni sorcier ni démon, monseigneur. Je suis Halem, berger de vos troupeaux, et je suis aussi musicien. La musique peut exprimer ce que les mots ne peuvent dire. La musique parle au cœur, moi, je ne suis que son serviteur ! »

Interdit, Salkîn resta sans réponse. Un instant, il imagina le plomb fondu coulant â l'intérieur de l'instrument de musique : cette dérisoire vengeance le couvrirait de ridicule.

« C'est bon, dit-il d'une voix éteinte. Va-t'en ! Et vous autres, laissez-moi seul ! »

Le roi Salkîn porta longtemps le deuil de son fils| unique, le valeureux prince Eleman, emporte par le destin au plus bel âge de la vie. Longtemps, il erra solitaire dans son immense palais, se désintéressant des affaires du royaume. Son immense chagrin lui fit renoncer peu à peu a sa cruauté. Le malheur, lorsqu'il frappe rend certains méchants et injustes, à d'autres il ouvre le cœur.

Le roi n'oublia jamais. ce qui s'était. passé cette nuit-là. Le deuil terminé, il proposa à Halem, de venir au palais, d'y enseigner la musique et de former de nombreux musiciens. Le berger accepta.

On dit qu'au cours des longues nuits ou Salkin, le cœur lourd, ne parvenait pas à trouver le sommeil, il faisait appeler le musicien.

« Joue, Halem, lui demandait-il. joue, pour la lune ! Et joue pour moi aussi ! »

Halant jouait et le cœur du roi se faisait plus léger.

Lourdes et accablantes sont les peines des hommes, légère es. la musique, Elle commence où les mots s'arrêtent, elle ,exprime ce qu'ils ne peuvent dire. Elle soulage, elle apaise, elle guérit.

Cette histoire s'est passée il y a longtemps. Depuis, de nombreux rois ont régné et règnent encore sur la terre : des justes et des tyrans, des doux et des violents, des agneaux et des loups.

La terre tourne, elle nourrit tout, les sages et les fous.